tience en voyant l'inutilité de ses efforts pour aider l'empereur du Mexique, irrité d'avoir en vain heurté l'opinion publique de la France, s'exprimait pour la première fois, dans sa correspondance avec le maréchal Bazaine, en termes presque menaçants pour le souverain qui lui devait sa couronne : « Je vois, écrivait-il le 29 novembre, que les choses au Mexique ne vont pas bien. Il est indispensable que je prenne une résolution énergique, car nous ne pouvons rester sans cesse dans cet état d'incertitude qui paralyse tous les progrès et augmente les charges de la France. Il faut que l'empereur Maximilien comprenne que nous ne pouvons rester indéfiniment au Mexique, et qu'au lieu de bâtir des théâtres et des palais, il est essentiel de mettre de l'ordre dans les finances et sur les grandes routes. Qu'il sache bien qu'il sera beaucoup plus facile d'abandonner un gouvernement qui n'a rien fait pour pouvoir vivre que de le soutenir malgré lui. »

L'expérience prouvait, en effet, que l'empire ne pouvait se soutenir par lui-même au Mexique, et que seule l'intervention française retenait encore ensemble des lambeaux qui tendaient chaque jour à se détacher les uns des autres ; mais l'effectif de notre armée, comme nous l'avons déjà fait observer, était trop faible pour qu'elle pût se trouver partout à la fois ; et dès qu'elle cédait la place aux troupes impériales mexicaines, celles-ci, manquant de tout, abandonnées à elles-mêmes par le gouvernement, mécontentes du sort qui leur était fait, se retiraient devant les libéraux. Sur quelques points cependant, elles montraient plus d'énergie. Dans le Michoacan, le colonel Mendez, quoique mécontent de la part de succès qui lui avait été faite dans les rapports relatifs au deuxième combat de Tacambaro, déployait la plus grande activité. Le général Arteaga, chassé d'Uruapan par le colonel Clinchant au mois de juin, y était reparu, Mendez marcha contre lui avec 300 cavaliers et 400 fantassins. Après une marche de nuit, il atteignait, le 12 octobre, Santa-Anna-Amatlan, où se trouvait un corps juariste d'un millier d'hommes, commandé par les généraux Arteaga et Salazar ; il les attaqua vivement, les battit et fit prisonniers les deux généraux avec 10 officiers supérieurs, 40 officiers subalternes et 400 hommes. Ceux-ci furent envoyés dans le nord pour être en-

rôlés dans les troupes impériales. Mendez emmena ensuite les deux généraux et trois colonels à Uruapan et appliquant, pour la première fois, le décret du 3 octobre, il les fit fusiller à la place même où Arteaga et Salazar avaient fait subir ce sort, deux mois auparavant, au préfet et au commandant militaire d'Uruapan. Cette exécution fit beaucoup de bruit : plusieurs écrivains l'ont flétrie avec une ardeur à laquelle on ne pourrait que s'associer si les mêmes écrivains avaient également flétri les meurtres que Mendez avait prétendu venger, et s'ils n'avaient approuvé l'exécution du général Roblès, ordonnée, en mars 1862, par Juarès. Arteaga et Salazar s'étaient vu appliquer les paroles de l'Evangile : Qui frappe par le fer par le fer périra. Ces mêmes paroles, Mendez et Maximilien devaient se les voir appliquer plus tard par la logique impitoyable des partis.... L'empereur fut affligé lui-même de l'application si prompte qui avait été faite de son décret du 3 octobre, et par une nouvelle disposition, il ordonna qu'à l'avenir aucune sentence contre des personnages honorables ne fût exécutée sans qu'il lui en eût été préalablement référé. C'était à la fois faire la critique du décret du 3 octobre et en infirmer l'efficacité. Du reste, les exécutions d'Uruapan furent presque immédiatement suivies de la nomination du colonel Mendez au grade de général de brigade, sur la proposition du maréchal Bazaine.

Il eût été facile au chef juariste Regulès de venger la mort d'Arteaga, de Salazar et de leurs compagnons sur les prisonniers belges provenant du premier combat de Tacambaro : il crut devoir s'en abstenir, mais il refusa de s'entendre avec le gouvernement français pour l'échange de ces prisonniers. Cette affaire fut réglée par le général Riva-Palacio, qui écrivit, le 4 décembre, au maréchal : « J'ai le plaisir d'annoncer à Votre Excellence que les prisonniers qui étaient à Arandara et Huetana sont partis aujourd'hui pour être échangés. Le maréchal voudra bien donner ses ordres pour que les généraux Tapia et Ramirez, faits prisonniers à Puebla, soient remis à mon quartier général. Cette négociation, une fois terminée, restera toujours l'honneur du maréchal de France et du chef de l'armée républicaine du centre, » etc. Le 5 décembre, en effet, 7 officiers et 180 soldats belges, ainsi que 9 officiers mexicains, furent rendus par les libéraux à Acuitzeo.

A la suite du combat de Santa-Anna-Amatlan, Regulès se trouva seul dans le Michoacan pour tenir tête à Mendez : il le fit avec une persévérance inouïe. C'était un Espagnol des provinces basques, ancien sergent dans les troupes de don Carlos, s'entendant parfaitement à faire cette guerre de partisans, toujours battu, jamais découragé, et repassant, lorsqu'il ne pouvait plus tenir dans le Michoacan, le Rio de las Balzas pour trouver un asile auprès du vieil Alvarez, le vrai et le seul maître des montagnes du Guerrero, puis reparaissant pour tomber sur un point éloigné et mettre le pays à rançon.

Les troupes autrichiennes gardaient, de concert avec les Mexicains impérialistes, l'Etat d'Oajaca, où Porfirio Diaz, revenu après son évasion, faisait des progrès incessants. Les Autrichiens n'étaient pas assez nombreux dans cet Etat, parce que le général de Thun employait la plus grande partie de ses troupes, conformément aux intentions de Maximilien et contrairement à celles du maréchal, à des expéditions meurtrières et inutiles dans la Huesteca. Au mois d'août, le chef de partisans Figueiroa avait battu un détachement autrichien sorti de Tehuacan, pénétré dans la ville et fait prisonniers une vingtaine d'hommes réfugiés dans le réduit. Chassé de cette position par une colonne française venue d'Acultzingo, il trouva moyen encore de détruire un détachement de 140 Autrichiens et Mexicains envoyé d'Oajaca contre lui; mais il fut battu à son tour par un escadron de hussards autrichiens, le 25 août, à Acalpan, perdit 200 hommes et fit sa soumission à l'empire ; un mois plus tard, il reparut à la tête de 500 guérilleros.

Quant à la Huasteca, l'expérience avait démontré l'impossibilité de soumettre un pays aussi coupé de montagnes, de gorges, de ravins. Après avoir enlevé, en concentrant ses forces, des positions importantes, telles que les Cumbres d'Apulco, le général de Thun y faisait établir un blockhaus et y mettait une petite garnison ; mais à peine s'était-il éloigné que les bandes revenaient, incendiant le blockhaus et faisaient la garnison prisonnière. Un des chefs les plus considérables de la Huasteca, nommé Martinez, ayant fait sa soumission, on se borna à surveiller la route de Vera-Cruz et on envoya des renforts considérables dans l'Oajaca.

« Nous sommes bien peu, et le Mexique est bien grand, » écrivait un des vaillants soldats de notre armée. En effet, les distances sont si grandes au Mexique et des événements importants se passant à la fois sur les points les plus éloignés, il est impossible d'en écrire le récit sans courir soi-même du sud au nord et de l'ouest à l'est. Nous allons, pour le moment, retrouver le colonel Garnier dans la Sonora.

Le colonel Garnier, débarqué à Guaymas, le 29 mars 1865, était contraint, par la faiblesse de l'effectif dont il disposait, à rester dans cette ville. Il y employait son temps à rallier à lui les Indiens du pays environnant, qui étaient indépendants de l'autorité mexicaine, comme les Apaches, les Comanches et les Pieds-Noirs, mais qui en différaient essentiellement par la douceur de leurs habitudes et de leurs mœurs. Aussi appelait-on les premiers Indiens *barbares*, tandis que les derniers se dénommaient Indiens *mansos*. Les principales tribus des Indiens Mansos étaient celles des *Pimas*, des *Opatas*, des *Yaquis* et des *Mayas*. On les voyait chaque jour parcourir les rues et le marché de Guaymas dans le costume classique des sauvages, avec tatouages, plumes, arcs, flèches. Le colonel Garnier sut s'en faire des alliés.

Cependant, Pesquiera, chef des troupes libérales dans la Sonora, avait reçu des renforts; enhardi par la faiblesse numérique de la garnison de Guaymas, il vint s'établir à la Pasion, au pied de la montagne, à huit lieues de cette ville. Le colonel Garnier résolut de sortir pour marcher à sa rencontre. Il partit donc le 16 mai, à trois heures du matin, avec une colonne légère, composée d'un bataillon du 51e, une section d'artillerie de campagne, une section du génie et 70 chasseurs d'Afrique (deux pelotons du 3e régiment, commandés par le capitaine Adam, sous les ordres supérieurs du chef d'escadron du Ferron). La cavalerie marchait à l'avant-garde, à une lieue en avant de l'infanterie; à six ou sept lieues de Guaymas, les chasseurs d'Afrique entendent quelques coups de feu venant d'un petit village indien, situé à un kilomètre sur la droite. Un nuage de poussière annonce la présence de l'ennemi. Une centaine de cavaliers mexicains étaient en train de piller le village : l'avant-garde se jette au trot sur eux, les met en fuite, sabre une vingtaine de

retardataires, et se laisse entraîner par son ardeur loin de l'infanterie, qui n'avait pas d'abord aperçu ce mouvement et qui ne prit le pas de course qu'au bout de quelque temps. Tout à coup, les chasseurs d'Afrique se trouvent en présence des 2,500 hommes de Pesquiera, postés sur les hauteurs qui bordent des deux côtés le défilé de la Pasion ; heureusement le petit nombre de nos cavaliers était dissimulé par la poussière. Le chef d'escadron et le capitaine pensent tous deux d'un commun accord que s'ils s'arrêtent, ils vont être écrasés par la mitraille de l'artillerie qui enfile la route, et, en tête des deux pelotons, ils s'élancent sur l'ennemi et traversent son camp sous une fusillade qui ne leur fait aucun mal, les soldats mexicains, placés des deux côtés du défilé, tirant les uns sur les autres. Apercevant alors l'infanterie du colonel Garnier qui arrivait au pas de course, le commandant du Ferron traverse le camp en sens contraire, l'ennemi fuit en désordre, au grand désespoir du colonel, qui avait compté le surprendre. « J'avais envie de vous gronder, dit-il au commandant du Ferron, pour vous être engagé sans moi ; mais je n'en ai plus le courage en voyant la besogne que vous avez faite. »

Les chasseurs d'Afrique n'avaient perdu que six hommes tués, parmi lesquels le sous-lieutenant de Torrebren ; le capitaine Adam était blessé.

Après une heure de repos, la colonne repartit pour Guaymas, parcourant ainsi vingt lieues dans la journée. Encouragés par la dispersion des bandes de Pesquiera, les tribus indiennes ne dissimulaient plus leur sympathie pour les Français ; ils chassaient de leur village les chefs libéraux. Ils firent mieux : la plupart des prisonniers de Culiacan se trouvaient à soixante lieues de Guaymas, entre les mains de l'ennemi. Les chefs Yaquis, à la suite de leurs négociations avec le colonel Garnier, travaillaient à délivrer ces prisonniers qui, depuis le combat de la Pasion, n'étaient plus gardés que par quelques cavaliers, dans un petit village de l'intérieur. Un Indien, tournant autour des officiers, leur avait remis ce petit billet du colonel Garnier : « Tenez-vous prêts, et ne vous étonnez de rien. » La nuit venue, les Indiens firent irruption dans le village et enlevèrent les prisonniers comme s'il se fût agi d'un troupeau de bœufs ou de chevaux. Il leur fallut ensuite

parcourir à pied, sans armes, les soixante lieues qui les séparaient de Guaymas, où ils arrivèrent le 18 juillet, fatigués, maigres, pâles, décharnés, mais sains et saufs et amenés en triomphe par les Indiens qui les avaient protégés pendant cette marche. En même temps, le colonel Garnier apprenait, par des éclaireurs indigènes, que les routes étaient libres et que les habitants d'Urès et d'Hermosillo, capitale et ville principale de la Sonora, attendaient les Français pour reconnaître l'empire. Les débris de l'armée de Pesquiera étaient dispersés : leurs chefs s'étaient pris de querelle, et l'un d'eux, nommé Rosalès, honnête homme qui avait travaillé pour les prisonniers français, avait été tué dans la bagarre. D'après une autre version, Rosalès aurait été tué dans un combat livré par les Indiens aux troupes libérales.

Le maréchal Bazaine, instruit de ces faits, autorisa le colonel Garnier à pénétrer dans l'intérieur de la Sonora. Le colonel partit, en conséquence, le 22 juillet, avec trois compagnies d'infanterie et un peloton de chasseurs d'Afrique ; il arriva sans tirer un coup de fusil à Hermosillo, le 28 juillet, et à Urès le 15 août, le jour même où le général Brincourt faisait son entrée à Chihuahua. Les troupes n'avaient eu à souffrir que de la chaleur, quatre hommes étaient morts d'insolation. Partout on trouvait le souvenir populaire de Raousset-Boulbon. Bientôt toute la province de Sonora reconnut l'autorité impériale. Le dernier point occupé par les Indiens alliés fut Alamos. Mais, comme nous le verrons, le maréchal Bazaine crut devoir concentrer ses forces en prévision d'une agression des Etats-Unis. Le 51e de ligne fut rappelé à Mazatlan, et de là dirigé sur Durango ; le 62e fut laissé seul pour garder la Sonora et le Sinaloa. Le colonel Garnier resta donc dans Guaymas avec un bataillon du 62e et dut se renfermer dans la ville : les contingents indiens occupèrent tous les autres points de la province.

Les choses se passaient moins bien sur la frontière nord-est du Mexique, là où se faisait sentir l'influence des Etats-Unis. La division Mejia, la meilleure, il est vrai, de toute l'armée impériale mexicaine, mais dont l'effectif était réduit à 3,500 hommes, avait à garder le vaste territoire compris entre Matamoros, où se trouvait la plus grande partie de cette division, Tampico, occupé par un faible détachement de

la contre-guérilla, et Monterey, un instant abandonné par les troupes françaises, mais réoccupé à la fin de janvier par le général Jeanningros, avec un bataillon de la légion étrangère. Escobedo, avec 3,000 hommes et 11 canons, vint, le 18 octobre, serrer de près Mejia dans Matamoros. Mejia était disposé à résister énergiquement, mais l'attitude des Américains était de nature à lui causer les plus vives inquiétudes. Non seulement ils fournissaient aux troupes libérales des munitions et des vivres, et soignaient dans leurs hôpitaux les malades et les blessés appartenant à ces troupes, mais des officiers de l'armée fédérale passaient fréquemment le fleuve, pour combattre à côté d'elles. Deux assauts furent cependant repoussés, les 25 et 28 octobre. Le capitaine de vaisseau Cloué, commandant l'escadre française du golfe, surveillait l'embouchure du Rio-Bravo. Il fit armer par ses marins un petit vapeur de rivière, *l'Antonia*, et l'envoya au secours de Matamoros en remontant le fleuve le 7 novembre, malgré la fusillade et la canonnade partant des deux rives. Escobedo leva le siège le lendemain, et Mejia reçut un renfort de 400 Autrichiens.

Cependant une correspondance des plus aigres s'était engagée entre Mejia et le commandant Cloué d'une part, et d'autre part le général Weitzell, commandant les forces des Etats-Unis sur le Rio-Grande. Le 6 novembre, le commandant Cloué adressait au général américain la lettre suivante, qui mérite d'être connue tout entière, comme modèle de vigueur et de correction.

DIVISION NAVALE Devant le Rio-Grande, 6 novembre 1865.
DU GOLFE DU MEXIQUE

« MONSIEUR LE GÉNÉRAL,

» J'ai toujours été exactement renseigné sur tous les événements qui se passent aux environs de Matamoros; c'est vous dire que je connais parfaitement tous les secours que les soi-disant libéraux ont retirés et retirent encore du Texas, et en particulier de Brownsville.

» Les hommes, les vivres, les munitions de guerre, sont fournis à nos ennemis par des personnes qui relèvent de votre commandement; les pièces d'Escobedo sont servies par

des canonniers qui viennent de votre armée, et ne sont même pas encore congédiés.

» Les blessés sont reçus à l'hôpital de Brownsville, les officiers d'Escobedo et de Cortina viennent journellement en armes dans cette ville, prendre leurs repas, ou se reposer dans les intervalles de loisir que leur laisse l'attaque de Matamoros.

» En un mot, Brownsville semble être le quartier général des juaristes, et personne ne doute que ni Escobedo ni Cortina ne seraient en état d'entreprendre quoi que ce soit, s'ils n'avaient les ressources continuellement renouvelées du Texas pour les soutenir.

» Je prendrai la liberté de vous rappeler, monsieur le général, combien a été différente de ce qui se passe ici, la conduite de la France, pendant la récente guerre qui vient de déchirer l'union américaine.

» La France est restée loyalement neutre : s'il en avait été autrement, si nous avions fait la centième partie de ce qui se fait à Brownsville ou sur les bords du Rio-Grande, le peuple américain aurait protesté hautement, et il aurait eu raison.

» Les lois internationales, adoptées par les nations civilisées, sont obligatoires pour toutes. De même que ces lois nous engageaient d'honneur à rester neutres, elles vous engagent à votre tour; car vous ne pouvez pas prétendre être affranchis des règles sur lesquelles vous vous êtes appuyés, sous le prétexte qu'elles ne vous sont plus bonnes à rien.

» Après vous avoir présenté les observations qui précèdent, monsieur le général, je termine ma lettre en protestant de la manière la plus formelle contre la violation flagrante de la neutralité sur cette frontière, et particulièrement à Brownsville.

» Veuillez agréer, etc. G. CLOUÉ. »

Le général Weitzell répondit : « Monsieur, j'ai reçu votre communication du 6 courant, je vous la retourne, ne pouvant recevoir un document aussi peu respectueux envers le gouvernement que j'ai l'honneur de représenter. Si vous avez quelques plaintes à faire, elles seront régulièrement soumises par moi aux autorités supérieures, pourvu que lesdites plaintes soient formulées en termes convenables. »